

UNE EXCURSION

DANS

l'Amérique du Sud

LE BRÉSIL.

Quitter l'Europe, un beau matin, et se trouver, après vingt-et-un jours d'une traversée plus que monotone, transporté, sans transition sensible et comme par enchantement sous le ciel des tropiques, au sud de l'Amérique, au milieu de nègres et d'indiens vivant au centre d'une civilisation avancée : découvrir tout-à-coup, entre le ciel, les rochers et la mer, la capitale d'un grand empire, enceinte de hautes montagnes et parée de la plus riche végétation du monde : pénétrer, en un mot, par cette gorge étroite et resserrée entre des massifs de granit hauts de plus de mille pieds et distants à peine de deux milles, dans la célèbre baie de Rio : telle est l'étrange situation du voyageur qui, comme moi, choisit pour débarquer sur le sol d'Amérique la voie de France au Brésil.

Il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de résumer ici l'impression générale que produit le moment de l'arrivée. La joie de fouler bientôt cette terre où tout est surprise et grandeur, le désir de quitter l'étroite et mortelle prison où l'on croit avoir été ballotté autant de siècles qu'on le fut de jours, enfin, l'imagination en travail, la curiosité en éveil s'unissent aux splendeurs réelles qui, partout, frappent le regard du voyageur, pour le plonger, malgré lui, dans le ravissement.

Et, de fait, jamais tableau plus enchanteur, jamais spectacle plus grandiose s'offrit-il à l'œil étonné ? Une baie de trente lieues de tour, à l'aspect à la fois riant et sévère, dont le flot, calme d'ordinaire, emprunte tour à tour au soleil, à la côte, aux objets qui l'entourent, les tons les plus tranchés comme les plus divers ; ça et là, tout un archipel d'îles ou de roches couronnées de bois, d'habitations, de forts ; entre elles, mille blanches voiles, mille maisons flottantes dormant tranquilles sur la face des eaux au milieu d'autres qui les croisent ou s'arrêtent à leur tour ; au fond, et s'étendant en vaste amphithéâtre, Rio et ses faubourgs ; enfin, pour arrêter et comme pour fixer le regard dans ces climats où la transparence de l'air réclame un fond sévère pour les tableaux de la nature, un immense cintre de montagnes, aux tons accentués, à l'attitude sauvage, aux crêtes variées et bizarres, qui, de la base au faite, n'offrent en panorama qu'un vaste rideau de verdure.

Et que dire de ce soleil d'hiver qui brille beaucoup plus qu'il ne brûle sur un ciel toujours sans nuages, de ces tièdes effluves qui renvoient sur les eaux les parfums de la côte, de cette végétation luxuriante des tropiques qui répand à pleines mains le palmier, le cocotier, le manguier, le bambou et le bananier ; qui sème dans les forêts ces lianes flexibles, ces parasites incomparables, ces fougères arborescentes ; qui produit de toutes parts ces massifs verdoyants qu'émaillent des grappes de fleurs sans cesse renaissantes et qu'égaie le joyeux concert de tant d'oiseaux merveilleux, arcs-en-ciel ailés de ces climats fortunés ?

Cependant, en prenant terre, en posant un pied encore mal assuré sur les débris qui encombrant les quais, en se faulant à travers la foule tapageuse et odorante des nègres comme, bientôt, en subissant les ennuis et les lenteurs de la douane, en traversant les rues étroites, tortueuses et mal pavées de la ville basse, le nouveau débarqué ne tarde pas à reconnaître que Rio n'est pas encore la ville enchantée par excellence, et que ce rêve, s'il l'a fait, l'a sans doute étrangement abusé.

Il y a, dans Rio, deux parties bien distinctes, et qu'on croirait à peine, à les voir si dissemblables, se toucher d'aussi près : ce sont la ville et les faubourgs ; ceux-ci, vastes, bien aérés, émaillés de palais, de villas, et semés de jolies promenades, font croire au voisinage d'une grande capitale, tandis que la ville, au contraire, par ses rues tortueuses et ses petites maisons malpropres et mal semées, rappelle le campement et la bourgade. C'est ainsi qu'on peut expliquer l'origine de cette cité au moins étrange.

Ces habitations ne sont-elles pas le type de celles qu'élève un peuple conquérant et nomade, qui, débarquant tout-à-coup au sein d'une contrée riche mais sauvage, inexplorée, malsaine, jette les fondements d'une ville en disant : " Amassons et partons ? " Qui sait combien de temps durera leur conquête ? Qui sait à quels obstacles ils vont peut-être se heurter ? Qui sait enfin ce que leur réservent la maladie, les indigènes, le climat ? Dès lors, pourquoi bâtir des palais ?

Oui, pour faire de Rio une ville à la hauteur de sa destinée politique, de son exceptionnelle position et de son nom de capitale d'un gigantesque empire, il faudrait tout jeter à terre et emprunter à l'Europe, à grands frais, la pioche légendaire de l'ancien préfet de la Seine. Que cela se fasse un jour, dans un avenir prochain peut-être, je n'en puis douter un instant ; mais le moment n'en semble pas venu encore, et nous devons nous contenter de voir et d'étudier Rio tel qu'à nous il se présente.

Un mot sur l'origine du nom de cette ville ne serait peut-être pas dépourvu d'intérêt et trouverait ici sa place naturelle. Mais, tout d'abord, je tiens à prévenir le lecteur que, n'étant rien moins qu'étymologiste moi-même, je n'invente pas, je répète. Rio, dans la langue de l'Empire, signifie fleuve, ou bien rivière ; Janeiro, janvier. Conduits par la main d'un heureux destin, les Portugais, en frais de découvertes, tombent, un beau jour, dans cette immense baie que termine, à sa partie N.-O., un marais allongé qui va, en se resserrant, mourir à près de trois milles dans les terres. Ravis, émerveillés, ne pouvant croire à ce jeu de nature, à ce chef-d'œuvre de la mer, ils estiment se trouver à l'embouchure d'un fleuve qu'ils remonteront plus tard ; et, jugeant la place propice à leur dessein, ils jettent, sans plus vérifier leur impression première, les fondements d'une ville qu'en raison de ce fleuve, ils baptisent Rio, lui annexant le mot Janeiro, pour rappeler l'époque de leur belle découverte [janvier 1556.] Or, jamais fleuve n'arrosa ces parages.

On s'étonne aujourd'hui que cette appellation, fruit d'une erreur si simple à réformer, et, somme toute, brevet d'ignorance signé de ses auteurs, ait été ensuite religieusement conservée par eux. Il y a plus : cette erreur se trouve